

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
 France: 1^{er} Ann. 35 fr. 2^e Ann. 65 fr. 3^e Ann. 95 fr.
 Étranger: 1^{er} Ann. 40 fr. 2^e Ann. 70 fr. 3^e Ann. 100 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

LA MORT D'UN BRAVE



Récemment, devant Verdun, un jeune officier, mortellement frappé, ne voulut pas mourir à l'endroit où il avait été provisoirement transporté. Il se traîna jusqu'à un pan de mur éboulé et réussit à se mettre debout. Alors, en un suprême défi, il regarda fièrement vers la ruée ennemie. Puis, le sourire aux lèvres, il s'abattit avec, au fond des yeux, la vision de la France demain victorieuse comme aux plus nobles heures de son histoire.

(Composition de Paul Thiriat.)

Le divertissement

On peut, en marge de la guerre, et si l'on n'a pas d'inclination à la stratégie civile, examiner certaines questions, de convenance ou de morale, qui n'ont aucune importance, mais font passer le temps. Le cas de conscience du divertissement est, de ces questions oiseuses, celle qui choque le moins par son inutilité.

En août 1914, quand les prophètes les plus clairvoyants ne pensaient point que les hostilités fussent excéder un trimestre, il nous est venu à tous un appétit d'ascétisme. Les plus sévères n'ont pas tardé d'apercevoir que l'arc ne peut pas toujours être tendu. Ils ont à propos retrouvé, dans les magasins de leur mémoire, cette pensée de Pascal :

« La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères, car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. »

Pascal, à première vue, ne semble pas être fort chaud pour le divertissement. Il l'appelle en effet la plus grande de nos misères : ne reconnaît-il pas implicitement que cette plus grande misère, qui nous console des autres, est nécessaire et indispensable ? Or chacun sait, du moins ceux qui ont lu non seulement les *Pensées* mais les *Petites Lettres*, que Blaise Pascal n'admet pas la religion facile ni la morale de l'accommodement. Les scrupuleux pouvaient donc en toute sûreté s'autoriser de cette référence et, si le cœur leur en disait, défendre l'arc dans les occasions.

Quittes envers la morale, il ne leur restait plus qu'à se mettre d'accord avec la convenance, et c'est ici que les difficultés commencent.

Avec la morale, même la moins accommodante, on sait toujours à quoi s'en tenir ; on est sur un terrain solide : la raison pratique est encore la raison. — Une convenance qui serait raisonnable ne serait plus une convenance, mais une obligation ou une loi. La définition de la convenance l'oblige d'être arbitraire, changeante, absurde, ou de n'être pas. Bref, pour suivre ma métaphore du terrain solide de la morale, je dirai qu'avec la convenance on ne sait jamais sur quel pied danser.

Déjà, au temps de la paix, le protocole des divertissements était règle de sorte à nous causer bien des surprises, et à nous procurer quelquefois de la gaieté. On pouvait s'attendre qu'en guerre le nouveau protocole improvisé par les gens qu'on dit qui savent vivre nous égayerait moins, en égard aux circonstances, mais qu'il nous étonnerait davantage. Cela n'a point manqué.

Les intendants de nos menus plaisirs nous ont donné maintes nouvelles preuves qu'ils étaient donds de cette faculté appelée *tact*, qui s'exerce au petit bonheur et, comme son nom l'indique, à tâlons. Ils se sont eux-mêmes surpassés.

De même, par exemple, qu'avant la guerre ils avaient inventé que le concert est « deuil » et le théâtre ne l'est pas, qu'une femme se ferait blâmer si elle se montrait en voiles de crêpe à une cinquantième représentation, mais qu'elle ne scandalise personne si elle se montrait à une répétition générale ; ils ont inventé aussi que le cinéma est « guerre », et que le théâtre n'est « guerre » qu'au bout de sept ou huit mois, et que l'Opéra l'est aussi, à condition d'être représenté l'après-midi, par fragments. Grâce à tous ces ménagements et à ces raffinements, j'ose le dire, exquis, ils ont rassuré les consciences inquiètes, et la question du divertissement ne se pose plus, sauf pour le plus ou le moins.

On peut leur reprocher de n'avoir pas tenu compte des préférences régionales, de n'avoir méconnu le droit qu'ont appartenance les diverses provinces françaises de choisir l'une ou l'autre à sa façon pourvu que cela n'affecte pas l'union sacrée.

Les divertissements du Nord sont pas les divertissements du Midi : quel n'est pas le fait ? En vérité, il est inconcevable que l'on ait osé, de la convenance du cinéma et du théâtre, qui n'intéressent que les grandes villes, qu'on n'ait pas songé aux courses de taureaux, qui intéressent Beaucaire et Tarascon.

Négligence heureusement réparée : le Midi ne se laisse pas oublier. Il est là, et il a le bon sens. Il est d'attaque, et il a c'est bien le cas ou jamais d'une expression militaire. Il est également d'attaque, car cette faculté précieuse que l'on vantait tant, le fait. Les gens de Beaucaire viennent encore de le témoigner. Ils ont organisé une course de taureaux, pensant que ce serait le plus « guerre » de tous les divertissements, et le sang d'une bête y est répandu, ce qui, on le sait, est un bon moyen de faire passer le temps.

Cette thèse est soutenable. On pourrait, à l'appui de l'antithèse, rappeler que le sang

ou le sang des bêtes coule aussi, n'a pas été jugé convenable et est formée depuis deux ans. Il est vrai que le chasseur ne risque rien, dans nos pays de petit gibier.

Mais les ennemis de la chasse ont insinué aux amateurs de cet exercice que, s'ils avaient des démanagements de faire le coup de feu, ils devraient le faire contre les Boches. Les vieux chasseurs ont répondu qu'ils avaient passé l'âge de la mobilisation. Les matadors de Beaucaire feront-ils la même réponse ?

On a peine à concevoir que des gamins mineurs de dix-sept ans ou des vieillards, voire des hommes jeunes mais réformés, ou auxiliaires, puissent courir le taureau, ou bondir par-dessus la vache. Quel serait donc le personnel de ces représentations ? M. le préfet du Gard a tranché la difficulté en les frappant d'interdit. M. le préfet du Gard est peut-être un homme du Nord ?

Il va de soi que son arrêté n'a point passé comme une lettre à la poste. Tout le pays a été en ébullition pendant vingt-quatre heures — un peu moins longtemps que Dublin. Le calme est revenu. Ce n'est pas la révolte de l'Irlande, ce fut la grande offensive de Beaucaire.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Notre confrère de Suisse romande, le Genevois, vient, tout tranquillement, mais avec un inflexible bon sens, de mettre le doigt sur l'une des causes de la révolte irlandaise. Et ce n'est pas l'une des plus petites.

« Ce qui s'est passé, dit-il, démontre combien il est regrettable que le service obligatoire pour tous n'ait pas été voté des qu'il est apparu que la lutte avec l'Allemagne serait un duel à mort. La tourbe de la capitale d'Irlande et les inconscients qui, dans les campagnes, n'ont pas oublié leurs ressentiments contre l'Angleterre à l'heure où le salut du peuple devrait être l'unique et le suprême loi, seraient aux armées... »

On ne saurait mieux dire : le système des engagements volontaires a le plus beau mérite si l'on se place au point de vue de la morale et de la politique individualistes qui dominèrent jusqu'ici de l'autre côté du détroit, à l'abri de « la ceinture d'argent ». Mais quand il s'agit du salut commun, il a de bien graves inconvénients.

C'est d'abord, l'expérience l'a démontré, qu'il ne fournit que la moitié des hommes que produirait le service obligatoire. C'est ensuite que, ainsi que le prédisait un vieux dicton, « les bons s'en vont, les mauvais restent. » Ils restent, et profitent de l'abnégation et du patriotisme de ceux qui partent pour prendre leur place à l'atelier et au magasin. Que dis-je ils restent aussi en criant : « Partons ! Partons ! » comme à l'Opéra. Ils s'arment donc, s'exercent, manœuvrent, apprennent les éléments du métier militaire, et puis, au lieu d'aller combattre l'ennemi de la patrie, tombent un jour sur leurs ennemis particuliers, ne songeant qu'à satisfaire de vieilles rancunes et à dévaliser les bijoutiers.

La morale et la politique individualistes ne valent rien pour le temps de guerre.

Pierre Mille.

Beaucoup de Français que les Français sont les Anglais, dit, chaque matin, se rasant la barbe. Aussi, chaque matin, se rasant la barbe, mais de ne plus se raser la barbe, mais de ne plus se raser la barbe, mais de ne plus se raser la barbe.

Pour se raser la barbe, on se savonne-t-on ? Pour se raser la barbe, on se savonne-t-on ? Pour se raser la barbe, on se savonne-t-on ? Pour se raser la barbe, on se savonne-t-on ? Pour se raser la barbe, on se savonne-t-on ?

L'Anglais Stephen se rase aujourd'hui de remonter au service de l'eau simple. Les généraux français se raseront aux projectiles de guerre. On peut se raser, quitte à laisser croître la barbe et le moustache grise.

M. O' Connor, le député nationaliste de l'Irlande, qui vient de députer et d'être le mouvement insurrectionnel de Dublin, a une grande ressemblance physique avec les Français très français qui ont une moustache grise.

On conte que M. O' Connor n'ignore point cette ressemblance, et s'en montre flatté.

« Nous critiquons tous deux, dit-il, l'un en littérature, l'autre en politique. Mais l'aguet est le Prince de la Critique, et j'en suis seulement l'élu. Il dispose du pouvoir absolu de critiquer, tandis que mon pouvoir est limité et constitutionnel. Ce qui prouve qu'il est encore plus facile de dire leur fait aux littérateurs qu'aux hommes politiques ! »

Néanmoins, quand il s'est agi de juger les révolutionnaires irlandais, le député nationaliste de l'Irlande s'est senti à son tour « Prince de la Critique » ; et notre terrible Faguet n'aurait pas mieux « fustigé » de détestables écrivains !

Conséquence imprévue de la guerre sous-marine ! Les étincelants papillons des Tropiques, que l'art nouveau utilise pour la parure, se raréfient à Paris. Les joailliers nous apprennent qu'il n'en arrive presque plus, depuis que plusieurs stocks de ces « brillants sujets » ont disparu dans des naufrages, dus à la torpille boche.

Qu'en ont fait alors nos résiniers du département des Landes ? Naguère, ils allumaient des feux pour brûler les papillons nuisibles à la pineraie. Ils viennent de remplacer le brasier par une énorme lanterne marine, qui attire et n'incendie point. Les bestioles, capturées à coups de filet, sont répandues dans le commerce, où elles remplacent, au bout des pendentifs et des épingles à chapeau, les papillons exotiques qui n'ont plus se risquer sur mer.

Les papillons français sont très artistiques. N'y a-t-il point, parmi eux, le fameux « citron-auror », célèbre par Pierre Loti ?

Une branche nouvelle est en train de s'ajouter à notre industrie nationale d'« articles de luxe ».

Courir après les papillons, en temps de guerre ! Voilà qui est très français !

Les blanchisseuses, ayant vu augmenter le prix du savon et de l'eau de Javel, avaient juré de porter elles-mêmes leurs doléances aux pouvoirs publics. Scène mémorable, digne des *Huguenots*, mais où les poignards étaient remplacés par des battoirs. Or, il semble bien que les blanchisseuses aient atteint leur but !

Un de nos plus distingués ministres sortait, hier, du home ministériel, lorsque le factionnaire le désigna à une accorte commère en train de parlementer. Celle-ci se précipita :

— Monsieur le ministre, je suis blanchisseuse, et je vous rapporte votre mouchoir !

Le ministre demeura interloqué :

— Mais... madame... Je n'ai pas perdu de mouchoir !

— Monsieur le ministre, je l'ai trouvé, l'autre jour, rue de Grenelle, près de chez vous — avec vos initiales — voyez plutôt ! Sur qu'il est à vous ! Alors je m'ai dit : pour faire plaisir à M. le ministre, je vas bien laver et repasser son mouchoir... Oh ! pour ça !

L'homme d'Etat, jugeant sa situation particulièrement ridicule et pressé d'en finir, se résigna à « reconnaître » le mouchoir intrus. Il tendit une pièce d'argent à la blanchisseuse.

Elle n'attendait que cela !

— Monsieur le ministre, c'est justement payé ! On voit que Monsieur le ministre sait ce que nous coûte un nettoyage ! Monsieur le ministre voudra bien s'en souvenir et en parler à la Chambre ?

Et la brave femme d'ajouter, prise de scrupule :

— Mais peut-être qu'à la Chambre on ne peut pas parler du nettoyage ?

Le ministre empocha la réflexion et mit son mouchoir par-dessus.

L'Excellence rit beaucoup en contant l'anecdote.

Lors du premier débarquement des troupes russes, des prisonniers allemands, sur un ponton voisin, continuaient à fumer des cigarettes et flânaient insolents, pendant l'exécution des hymnes nationaux.

Inattendue, la revanche n'a point tardé.

Le *Lutetia*, qui vient d'accoster à son tour, est un très grand navire, d'un tonnage supérieur à celui des transports précédents, le *Latouche-Tréville* ou l'*Himalaya*. La passerelle récemment utilisée est trop courte. On demande à l'agent général de la Compagnie Péninsulaire de prêter son matériel. Une corvée est commandée.

Ironique situation et satisfaisant présage : dès leur arrivée en France, les soldats russes vivent ainsi les Boches à leurs pieds...

Le Veilleur.

La guerre au pays des bêtes

C'est quelque part au fond de la Champagne, proche une vallée de rêve, et dans le lien de France le plus doux et le plus modéré. Là, depuis Jean de La Fontaine, les bêtes vivent si près des hommes qu'elles sont ainsi que dans un monde à elles, dans le monde des Fables.

Et pourtant, c'est au bord de la Marne. Le canon de Soissons tonne au loin; les trains qui vont vers Chalons et Verdun emportent et ramènent des troupes: de lourds convois d'artillerie, aux bâches et aux affûts peints, pareils à distance avec leurs décors ambulants aux vieilles roulettes du *Roman comique*, s'avancent, tout jonchés de fleurs et de branchages, sous les ormes du cours; et le bruit de la guerre, en montant jusqu'aux nids, en pénétrant jusque dans les terriers, vient surprendre les oiseaux, menacer les lapins et les lièvres.

Pour lui, le *Bonhomme*, dans son vieux et charmant Château-Thierry, dans son ancien « Chaûry » du passé, il se montre toujours ainsi qu'il était du temps où il lisait *Peau d'âne* et faisait des contes; c'est-à-dire que, sur le socle de son monument, il se tient debout, enveloppé de songe et faisant le distrait, les sentiers mal mis et de l'herbe parmi la perruque.

De cet endroit, sis au détour du pont, il aperçoit, de même que de son vivant, le coche et la mouche passer, la laitière aller avec son pot au lait, le savetier devisant avec le financier. Et, ce qu'il voit encore, en se haussant un peu, ce sont, par-dessus la vallée, les pentes couvertes de vignobles, les bois giboyeux, les sentiers fleurant la pimprenelle, enfin tout le cher séjour de son enfance...

Mais, il est d'autres choses encore, plus terribles et moins douces, que le *Bonhomme* contempla durant le déclin de l'été de 1914, alors que sur les coteaux, dans la Champagne, les pampres de la vigne flambaient au soleil. A ce moment, les hordes teutonnes envahirent la ville. Lui qui, de son vivant, dansa tant de fois sur les Allemands, il eut la poignante douleur de voir à nouveau surgir, foulant le pavé de son pays,

... des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous nos moutons
Et bat celui qui les garde...

Les Allemands se conduisirent là comme partout: vidant la huche et le cellier, tordant le cou des volailles. Un peu plus tard ils incendièrent et pillèrent. Aussi bien, à chaque pas, dans l'aimable et vieille ville, se voient les marques du feu, les cicatrices de la guerre: murs troués d'obus, arbres déracinés, un peu partout, le chêne et le roseau coupés. La Mort et le bûcheron allaient de compagnie, suivant l'envahisseur; du tilleul de Baucis, du chêne de Philémon, il ne reste plus que des fagots; et, dans le clair vallon, fait pour Chat botté, l'éclatement des obus, le sifflement des balles ont troublé la quiétude des bêtes...

Pourtant, un matin de septembre, un matin plus radieux que tous les autres, plus ensoleillé, plus émerveillé du chant du coq, à l'appel du clairon français, les Barbares, repoussés partout sur la Marne, ont dû déguerpir, battre en retraite et céder. Le général de Maud'huy en fête, le 18^e corps de l'armée française entra dans Château-Thierry:

La fortune se plaît à faire de ces coups:
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille;
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille...

Les lourds Germains n'avaient pas lu le fabuliste français; ils avaient méconnu son conseil inspiré de la sagesse et de l'ironie.

Depuis, dans la fine et coquette petite ville, dans les prés et les bois d'alentour, les gens se sont repris à vivre, les animaux à deviser comme devant, les grenouilles à fleurir, et, dans le jardin de Margot, l'oseille et la laitue à croître. Pour lui, le *Bonhomme*, perdu dans sa distraction légendaire, la tortue à ses pieds, le corbeau sur son épaule, il ne sait même pas que là-bas, à la limite de la ville, à l'endroit des Chesneaux, dans le cimetière rural, l'on a dû agrandir le champ des morts, multiplier les tombes.

... Dormez, poètes picards;
Devers la Somme on est en assurance;
Devers le Rhin tout va bien pour la France...

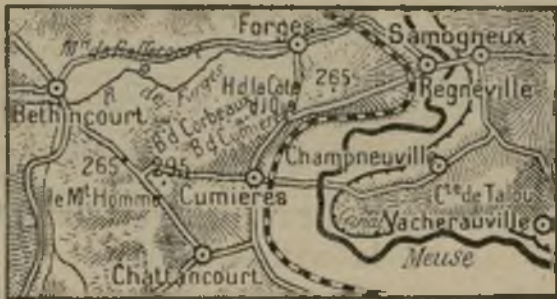
Ces mots anciens, ces mots vaillants de certitude et de confiance écrits par le *Bonhomme*, se trouvent dans l'Épître à M. de Turenne. Et, ce que le poète dit dans ces vers, tous et toutes, à Château-Thierry, l'expriment à voix haute; le lapin l'entend aussi bien que les gens, le chat et le chien de même, le renard à part lui; et le lièvre, malgré tant de tumulte, l'éprouve sans trembler.

Ainsi passa l'orage de la guerre sur une cité de France. Les bandits ont pu venir. Pas un cœur n'a faibli: le poète distrait, le fablier inimitable, en sa forme de pierre est demeuré debout dans le bruit du canon: et les bêtes, les bêtes aimables et douces, les bêtes ses amies, les bêtes ses enfants, n'ont même pas songé, pendant la bataille, tant elles ont de bravoure et de malice, à quitter leur séjour, à laisser, pour aller ailleurs, leur vieux « Chaûry » de La Fontaine!

Edmond Pilon.

NOUVEAUX SUCCÈS DEVANT VERDUN

C'est bien un avantage considérable que nous avons obtenu le 29 et le 30 avril au Mort-Homme. Les positions ennemies ont été enlevées sur une longueur de mille mètres et une profondeur de trois cents à six cents mètres. Or, la route de Béthincourt à Cumières ne passait



pas à plus de trois cents mètres du sommet principal. La lisière du bois des Corbeaux en est distante de huit cents mètres.

Si l'étendue de ce succès ne nous a pas été annoncée immédiatement, c'est qu'il est très difficile d'identifier les positions occupées au cours d'une bataille où toutes les liaisons se font, non sans peine ni sans danger d'ailleurs, par des hommes, les lignes téléphoniques étant anéanties par le bombardement. Nos communications, en pareil cas, restent plutôt au-dessous de la vérité, qu'elle à nous donner un ou deux jours plus tard la surprise d'un résultat plus

heureux encore qu'on ne croyait, et cette fois incontestable.

L'état-major allemand, au contraire, adopta toujours comme exacte l'hypothèse la plus favorable. Quand ensuite des renseignements précis réduisent l'événement à ses justes proportions, il garde le silence, laisse l'enthousiasme se calmer, puis rétracte subrepticement son erreur quand il la croit oubliée.

C'est ainsi qu'il vient seulement d'avouer que le fort de Vaux n'a jamais été pris. C'est le 9 mars que ce succès sensationnel avait été annoncé au public allemand, avec les numéros des régiments victorieux et le nom du général qui les commandait. Le démenti a paru le 28 avril, sous la forme d'un récit d'inspiration officielle, publié par la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*. On y lit que les troupes étaient arrivées devant le fort, et qu'une nouvelle progression était possible, mais qu'on y a renoncé parce que « le feu convergent de l'ennemi aurait causé des pertes sans proportion avec le résultat possible ».

Attendons-nous à voir paraître dans quelques semaines une rectification non moins embarrassée au sujet du Mort-Homme.

Nous avons, d'autre part, accompli de nouveaux progrès sur le plateau de Douaumont, en enlevant cinq cents mètres de tranchées au sud-est du fort, vers la lisière du bois de la Gaillette. Une armée qui, après plus de deux mois d'une bataille formidable, est capable d'attaques aussi mordantes et aussi bien menées, laisse véritablement bien peu d'espoir à l'agresseur.

Jean Villars.

M. DE BULOW



On parle de plus en plus de l'ancien chancelier — qui est d'avis qu'il faut céder devant les Etats-Unis — pour remplacer M. von Jagow.

LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

Le kaiser voudrait circonvenir M. Wilson

WASHINGTON, 2 mai. — L'incertitude règne dans le monde politique aussi bien à l'égard de la date de la réponse allemande qu'en ce qui concerne le résultat des pourparlers.

M. Lansing a reçu une dépêche de M. Gerard aujourd'hui même, mais il s'est fermement abstenu d'en faire connaître la teneur comme d'en indiquer le sens.

On attribue au comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne, des propos dont la signification très précise est que le kaiser doit faire un appel direct à M. Wilson pour que ne soit pas rompue l'amitié traditionnelle existant entre l'Allemagne et les Etats-Unis. C'est pour lui exposer ses vues que le kaiser a mandé M. Gerard au grand quartier général avant d'adresser son appel au président Wilson.

Berlin escompte une victoire qui ne vient pas

LA HAYE, 2 mai. — Les nouvelles reçues de Berlin dans les milieux bien informés donnent à penser que le gouvernement impérial voudrait pouvoir annoncer un succès militaire en même temps que le recul devant l'Amérique. On ne s'est donc point étonné que la note allemande n'ait pas été immédiatement ramisée et l'on suppose qu'une reprise d'offensive sur le front occidental est imminente.

Où M. de Bulow réapparaît

BERNE, 2 mai. — Le prince de Bulow, qui vient de rentrer en Allemagne, a mis son influence au service des partisans des solutions modérées.

L'ancien chancelier conseillerait de céder sur tous les points de la note américaine et d'essayer de provoquer une action collective des Etats neutres pour protester contre le resserrement du blocus anglais.

La réponse serait imminente

COPENHAGUE, 2 mai. — Le *Politiken* croit savoir que la réponse de l'Allemagne à la note américaine est définitivement arrêtée et qu'elle sera envoyée à Washington aujourd'hui ou demain.

L'espion allemand Tribitch Lincoln a fait d'importants aveux

WASHINGTON, 2 mai. — Les Etats-Unis ont décidé d'accorder l'extradition de Tribitch Lincoln qui sera reconduit en Angleterre pour y être jugé. D'après des révélations qu'il a faites volontairement aux journaux américains, il a tenté d'obtenir d'importants secrets navals et militaires pour les livrer à l'ennemi. Il a essayé de faire adopter par un fonctionnaire britannique un plan qui aurait attiré la flotte britannique dans la mer du Nord où elle eût été détruite par la flotte allemande. (Information.)

LE GÉNÉRAL BROUSSIOF



qui commande les armées russes sur le front autrichien, vient d'affirmer à un journaliste anglais son absolue certitude de la victoire (voir page 1).

La soumission de l'Irlande insurgée est un fait accompli

L'événement a montré avec quelle sincérité irréprochable l'Angleterre et ses alliés ont été renseignés sur l'insurrection par le haut commandement. C'est donc avec une confiance entière qu'on accueille la communication suivant par lequel on apprend que l'insurrection a fléchi dans tous ses centres, sans exception Enniscorthy.

LONDRES, 1^{er} mai. — Tous les rebelles de Dublin ayant capitulé, la sécurité est complète en ville. Les rebelles de la campagne se rendent aux colonnes mobiles.

On comptait hier, à Dublin, 1.000 prisonniers, dont 489 ont été évacués hier soir en Grande-Bretagne.

On annonce de Queenstown que l'on comptait que toutes les armes de la ville de Cork seraient rendues aujourd'hui.

Pendant la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, les rebelles d'Enniscorthy ont offert de rendre leurs chefs et leurs armes, pourvu qu'il soit permis aux simples partisans de regagner leurs foyers. On leur a répondu qu'ils doivent se rendre sans conditions. Les rebelles ont accepté à six heures du matin.

On annonce dans la journée que des redditions s'effectuent.

Une colonne de gendarmes et de soldats a fait aujourd'hui sept prisonniers à Fermoy.

Le calme règne en général à Wicklow, Arklow, Dunlavin, Bagnalstown, Wexford, New-Ross et dans les comtés de Cork, Clare, Limerick et Kerry. Le calme règne dans tout l'Ulster.

Les Allemands chefs de l'émeute

La rébellion étant vaincue, on va pouvoir reconstituer son histoire, qui réserve certainement bien des surprises.

La première ne sera pas la moindre. Le Star de Londres annonce que parmi les cadavres de rebelles tués à Dublin ceux de plusieurs officiers allemands ont été identifiés. Ce fait concorde avec les constatations faites dans tous les pays en butte aux agissements allemands, par exemple en Amérique : nulle part les Allemands ne se contentent d'opérer à distance ; partout l'œuvre est conduite par leurs émissaires.

Ainsi, on apprend par quels artifices les chefs de la révolte ont réussi à illusionner et à entraîner leurs partisans. Les machinations mises en œuvre ont une telle ressemblance avec les pratiques érudites de la propagande allemande qu'on est porté à croire que la rébellion n'a pas seulement reçu de l'Allemagne l'impulsion, les subides, les munitions, les armes, le concours effectif de ses agents opérant à Dublin même, mais aussi ce qu'on pourrait appeler une méthode de travail.

Ainsi, l'un des premiers actes du gouvernement provisoire fut la mise en fonction d'un service de nouvelles ou bureau d'informations qui mettait en circulation les rumeurs les plus étonnantes :

Verdun était tombé aux mains des Allemands ; la Hollande venait de déclarer la guerre à l'Angleterre ; la flotte britannique avait perdu dix-huit bâtiments dans un combat de la mer du Nord ; la population de l'Irlande entière participait au soulèvement et prenait les armes.

Exaltés par ces nouvelles fausses pour vraies, les hésitants se décidaient et ils se battaient avec une ardeur que les plus belles espérances soutinrent jusqu'au moment où la réalité les accabla.

Du sang, des ruines, la famine

Or, le plus clair résultat de cette tragédie, mise en scène par quelques fous furieux à la solde de l'ennemi, est que Dublin ressemble maintenant à une cité de mort et de désolation, où de nombreuses rues ne sont plus que des ruines fumantes, où le commerce est complètement interrompu, où la famine régnerait même sans les promptes mesures prises par les autorités anglaises.

Les morts se comptent par centaines et la détresse de la population s'accroît de jour en jour. L'hôtel des postes ayant été détruit, les femmes et les enfants des soldats sont dans l'impossibilité de toucher leur allocation.

Et puis, pour les séditions déjà prisonniers, comme pour ceux que la force armée va saisir, c'est l'heure de la reddition des comptes qui approche : rébellion armée en temps de guerre, en face de l'ennemi et d'accord avec l'ennemi !

Déjà commence le triage des prisonniers : Londres vient d'en voir arriver 400 à Holyhead, escortés par des soldats qui les encadraient baïonnette au canon. Le rêve est fini !

L'Irlande est restée loyale

S'il était permis de dégager d'un drame aussi lamentable quelque motif de satisfaction, on le trouverait dans la démonstration dédaignée du loyalisme de l'Irlande, que ces événements viennent de fournir.

Il est, en effet, manifeste désormais que la po-

pulation n'a pas suivi le mouvement, et que les dégâts qui se sont laissés entraîner manquaient de conviction, puisque à Wicklow, Arklow, Dunlavin, Bagnalstown, Wexford, New-Ross et dans les comtés de Cork, Clare, Limerick et Kerry, c'est-à-dire partout, ils ont déposé les armes aussitôt après les avoir prises.

Du reste, les corps des volontaires nationalistes ont prêté un appui précieux aux autorités dans la répression des émeutes. De plus, et ce fait est de la plus haute importance, les soldats irlandais ont aussi contribué puissamment au rétablissement de l'ordre.

Quant aux prêtres catholiques, ils désavouèrent le mouvement dès son origine ; ils se sont montrés héroïques en soignant imperturbablement les blessés dans les rues, au milieu de la fusillade. Plusieurs tombèrent victimes de leur dévouement.

LE RECRUTEMENT ANGLAIS

Les chefs travaillistes adjurent la nation anglaise de mettre en œuvre toutes ses forces

LONDRES, 2 mai. — La ligue nationale des travailleurs britanniques a lancé un vif message manifeste signé par les députés travaillistes Crook, Dorman, Reder, Stanton, Walsh, Wilkie et le grand orateur Wells.

Ce manifeste, dont le langage est d'une éloquence aussi forte qu'élevée, fait ressortir la nécessité absolue d'augmenter le nombre des combattants et exhorte la nation tout entière à mettre en œuvre toutes ses forces pour combiner un effort suprême. Tous retardés, dit ce manifeste, encouragés par l'Allemagne à prolonger la guerre, l'heure est donc venue de faire le maximum d'efforts qu'exige la lutte pour la victoire finale qui doit se terminer par la victoire.

Ce n'est pas le moment de dispenser avec trop de minutie la justice aux individus ; c'est l'heure de l'effort et du sacrifice.

La défense de l'héritage de la mère-patrie doit être laissée à ses enfants d'outre-mer et aux prouesses de ses alliés, pendant que des centaines de mille hommes, bien constitués, resteront dans la Métropole, sans participer à la lutte ?

En cette heure suprême et d'importance vitale, la patrie fait appel aux services illimités de tous ses enfants et nous n'avons aucun doute sur la réponse qui sera faite par tous nos compatriotes.

La défense de Verdun, dit le manifeste, glorieuse mais sanglante, doit nécessairement imposer un terrible effort à nos alliés républicains de France.

L'extension de la ligne britannique sur le front occidental, la nécessité d'envoyer de puissants renforts en Orient et la défense de l'honneur et des intérêts britanniques en Mésopotamie imposent à la nation l'obligation de mettre en œuvre toutes ses forces.

LE GÉNÉRAL BROUSSELOF est sûr de ses troupes et du résultat final

LONDRES, 2 mai. — Le Daily Mail publie les déclarations faites par le général Broussiloff à son envoyé spécial.

Les Allemands, a déclaré le général, comptaient sur une victoire rapide, mais depuis le renversement de leurs calculs il est impossible qu'ils puissent résister encore longtemps. La guerre peut durer encore un an ou dix-huit mois, mais son issue n'est pas douteuse. Le mécontentement du peuple allemand augmente ; il hâtera le moment de la victoire des Alliés.

Les ennemis commencent d'ailleurs à donner des signes de faiblesse.

Les prisonniers sont unanimes à déclarer qu'ils sont mal nourris et mal vêtus, et si les Allemands sont parvenus à résister aussi longtemps, c'est que les neutres les ont ravitaillés. Le blocus anglais a une immense importance. Je suis également convaincu que la grande armée levée par l'Angleterre abrégera aussi la durée de la guerre.

En ce qui concerne les armées russes du front sud-ouest, elles sont prêtes et désireuses d'aller de l'avant. Les troupes sont dans les meilleures conditions morales et physiques possibles. Elles savent qu'elles ont d'énormes quantités d'artillerie, d'abondantes munitions et des réserves jeunes et vigoureuses.

Les hommes sont convaincus qu'ils peuvent et doivent battre l'ennemi. Il y a peu de chances que les Austro-Allemands fassent une attaque de grande envergure. Ils n'ont pas assez d'hommes et ne peuvent pas courir ce risque surtout après l'attaque de Verdun. Ils ne peuvent pas non plus attendre patiemment, comme le font les Alliés, l'heure propice.

Quand l'heure de la lutte arrivera, dit pour terminer le général, le résultat n'est pas douteux.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 2 Mai (639^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de la Somme un coup de main tenté sur un de nos petits postes dans la région de Dompierre a été repoussé par notre fusillade.

En Champagne, nous avons canonné des convois de ravitaillement au nord de Navarre.

En Argonne, une forte reconnaissance allemande a été dispersée au nord de la Harazée.

A l'ouest de la Meuse, l'activité de l'artillerie a été continuée au cours de la nuit depuis la région d'Avocourt jusqu'au Mort-Homme.

Des renseignements nouveaux font connaître que les actions menées par nous les 29 et 30 avril sur les pentes nord du Mort-Homme ont fait tomber entre nos mains environ mille mètres de front des tranchées ennemies sur une profondeur variant entre trois cents et six cents mètres.

A l'est de la Meuse, hier en fin de journée, nos troupes ont mené une vive attaque sur les positions ennemies au sud-est du fort de Douaumont. Au cours de cette opération, qui a parfaitement réussi, nous avons occupé une tranchée allemande de première ligne sur une longueur de cinq cents mètres environ et fait une centaine de prisonniers.

Quelques rafales d'artillerie en Woëvre.

VINGT-TROIS HEURES. — En Champagne, un tir de notre artillerie sur une batterie allemande de la région de Moronvilliers (nord de Prosnes) a provoqué plusieurs explosions et un incendie. Une autre batterie contrabattue par nous au nord de Massiges, a subi de graves dégâts.

En Argonne, la lutte de mines a continué notre avantage dans le secteur de la cote 281 (Haute-Chevauchée).

A l'ouest de la Meuse, lutte d'artillerie depuis la région d'Avocourt jusqu'au Mort-Homme.

A l'est, le bombardement a pris une certaine intensité entre la ferme Thiaumont et Damloup. Nos batteries ont dispersé des détachements ennemis au nord du bois de Chauffour et des rassemblements au nord-ouest de l'étang de Vanx.

Journée relativement calme sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée d'hier, un avion allemand a été abattu par un de nos pilotes au cours d'un combat mouvementé. L'appareil est tombé dans les lignes ennemies au nord de Douaumont.

Communiqué britannique

LONDRES, 2 mai. — Hier soir, après un bombardement, les Allemands ont fait éclater, en face de Carency, une mine qui a endommagé nos tranchées avancées. Aucune attaque d'infanterie n'a suivi.

Aujourd'hui, près de Rocquencourt, nous avons fait éclater un camouflet contre des mineurs allemands opérant tout près d'une de nos galeries.

Activité de l'artillerie de part et d'autre dans les parages d'Agranges, où nous avons endommagé sérieusement les ouvrages allemands ; aussi dans les parages du canal d'Ypres à Comines et au nord d'Ypres.

Hier, sept combats aériens ont eu lieu, au cours desquels un aéroplane allemand a été contraint de descendre dans les lignes allemandes ; un autre, qui était poursuivi, s'est trouvé désarmé et est tombé sur une toiture à Batoume.

Communiqué belge

Après un violent bombardement ouvert à l'aube sur les positions belges, immédiatement au nord de Dixmude, les Allemands ont tenté un coup de main sur nos postes à l'est de l'Yser. L'ennemi n'a pu prendre pied dans trois de nos postes avancés, en a été chassé aussitôt.

La lutte d'artillerie a continué avec violence dans la région de Dixmude durant toute la journée.

Comment fut repris le bois de la Caillette

Le 2 avril, les Allemands avaient réussi à pénétrer dans le bois de la Caillette et cherchaient à exploiter ce succès local en se glissant plus au sud par le ravin. Il s'agissait pour nous d'arrêter cette progression et de reporter non seulement nos lignes à l'emplacement primitif, mais de profiter de l'élan de notre retour offensif pour améliorer toutes nos positions entre Douaumont et les hauteurs qui dominent le ravin de la Fausse Côte.

L'opération fut confiée à la division qui commande le général Mangin. Et voici comment l'un des chefs de corps qui participèrent à ce rétablissement nous en a conté les péripéties :

Dans la nuit du 2 au 3, toutes les dispositions avaient été rapidement prises par le commandement pour la contre-attaque. Nous avions reçu les munitions et le matériel nécessaires : grenades, fusées, outils, sacs à terre.

Les bataillons d'attaque, avec les sections de mitrailleuses, se mirent en marche sans tarder, franchissant les fils de barrière en ordre parfait et ne se laissant arrêter par aucun des obstacles naturels qui rendent si difficiles les mouvements dans ce secteur accidenté.

Bien que fatigués par ces évolutions sous le canon — nos hommes n'avaient pas parcouru moins de 18 kilomètres dans les conditions les plus pénibles — nous fumes en place à 6 h. 10, le matin du 3, en attendant le signal de l'assaut.

Le bataillon de gauche avait pour objectif final les tranchées situées immédiatement au sud de Douaumont; celui de droite visait les organisations situées à la lisière nord du bois de la Caillette. Nous avions à traverser des nœuds de boyaux solidement organisés; à enlever plusieurs forêts et à reprendre un bois semé d'abatis, retourné par les gros obus, barré par les arbres déracinés et couchés pêle-mêle sur le sol.

Dépendant, dès que l'ordre en fut donné, les vagues d'assaut se portèrent résolument en avant.

Le bataillon de gauche délogea les Allemands de leurs postes avancés et le bataillon de droite, quoique plus lentement, fut bientôt à sa hauteur à une certaine distance de la lisière sud du bois de la Caillette.

Il y eut alors un temps d'arrêt. Il fallait souffler. Mais l'artillerie ennemie faisait rage et nivelait le terrain auquel nous étions cramponnés avec la dernière énergie. Nous en restâmes malades en dépit de l'effroyable bombardement qui nous causait des pertes.

Notre mission consistait maintenant à gagner sous bois un enchevêtrement de boyaux où les Allemands résistaient et à les en déloger par des lances à la grenade. Sur la droite, nous nous consolidâmes en vue de nouveaux progrès. L'ennemi, bien entendu, ne nous laissait pas travailler en paix. À partir de 13 heures, le 4, tout le secteur, depuis les premières lignes jusqu'au bois de Vaux-Chapitre, fut couvert d'obus de gros calibre et d'obus lacrymogènes. Nous avions tous la sensation que l'adversaire s'apprêtait à une sévère riposte.

En effet, vers 14 heures, il surgissait de ses tranchées. Mal lui en prit. Fusillade, feux de mitrailleuses, tirs de barrage de notre artillerie le clouèrent sur place. Il n'insista point.

Nos hommes, stimulés par ce succès, voulaient repartir en avant. Pendant la nuit, la lutte sous bois s'accroît et nous procura quelques avantages nouveaux.

Avec une sûre lenteur, au cours de la journée du 5, le bois de la Caillette fut systématiquement nettoyé des éléments hostiles.

Pendant ce temps, les communications étaient améliorées avec l'arrière, des tranchées de repli solidement préparées, des emplacements de mitrailleuses choisis et organisés. Rien n'était laissé au hasard.

Notre artillerie aveuglait complètement l'ennemi. Elle fouillait les ravins où il se dissimulait, démolissait ses défenses, exécutait des tirs qui le jetaient dans l'incertitude sur nos mouvements.

À 16 h. 30, une habile manœuvre nous amena presque à la lisière nord du bois de la Caillette. Une de nos compagnies, en filant par petits groupes, échappa aux vues des Allemands et parvint à s'installer à la sortie septentrionale du bois.

À l'est du bois de la Caillette, nos lignes se redressèrent sensiblement. Sous la poussée de nos vagues, les organisations allemandes étaient débordées et nous nous emparâmes d'un assez nombreux matériel et de quelques prisonniers.

Pendant toute la nuit, point de répit. On piochait, on creusait, on établissait des barricades, partout on cheminait et on gagnait du terrain.

Enfin, grâce à tant de persévérance et aux efforts individuels où se révélèrent une fois de plus l'ingéniosité et la valeur combattive de la race, le bois de la Caillette fut repris morceau par morceau. Le ravin nord-sud qui longe le bois du côté ouest et qui offrait une fissure dangereuse dans nos lignes, fut bouché de telle sorte que toute invasion allemande fut interdite.

La violence des bombardements, les contre-attaques, les coups de main partiels de l'adversaire étaient voués désormais à des échecs certains.

• DERNIÈRE HEURE •

M. Asquith demande à la Chambre des Communes le service obligatoire

LONDRES, 2 mai. — Le premier ministre, M. Asquith, a fait connaître cet après-midi à la Chambre des Communes la décision du gouvernement sur le problème du recrutement. M. Asquith a déclaré que l'Assemblée serait saisie d'un projet de loi établissant immédiatement le service militaire obligatoire pour tous les hommes en âge de porter les armes. (Applaudissements.)

« A cette heure, dit-il, l'effort total de l'empire pour l'armée et la flotte dépasse le chiffre total de 5 millions d'hommes. Les troupes indiennes ne figurent pas dans ce chiffre. »

M. Asquith a ajouté que le point de vue du cabinet était le suivant :

1°) L'armée a besoin de 200.000 hommes mariés qui ne se sont pas engagés et des hommes réclamés par la loi présentée jeudi dernier;

2°) Ces hommes ne peuvent être obtenus aussi rapidement que le gouvernement le désire par le système actuel de recrutement;

3°) Ces hommes peuvent être obtenus pour l'armée sans porter préjudice à l'industrie et au commerce.

« Le pays, a déclaré le premier ministre, a donc le devoir de fournir ces hommes à l'armée. Le gouvernement déposera une loi qui met fin à toute controverse. »

M. Asquith a adressé ensuite un appel à l'unité, affirmant que cette unité n'était pas seulement nécessaire au bien de l'empire mais qu'elle exerçait une influence heureuse sur les Alliés de l'Angleterre.

Incidemment M. Asquith a rendu hommage aux héros de Kut-el-Amara : « Le gouvernement, a-t-il dit, regrette l'incident déplorable, quoique sans importance militaire, de la reddition de l'héroïque garnison de Kut-el-Amara. »

Puis il s'est élevé contre les critiques dont le gouvernement a été l'objet.

« En réponse à ces critiques, je dirai que si des fautes ont été commises, la collaboration du Royaume-Uni et de l'Empire à la cause commune prend les proportions les plus formidables et jamais la position militaire et navale des Alliés n'a été aussi bonne qu'aujourd'hui. »

En août 1915, notre armée comprenait 6 divisions de soldats réguliers et 14 divisions territoriales en Grande-Bretagne. 6 divisions environ étaient, en outre, affectées à nos garnisons d'outre-mer.

« Nous avons aujourd'hui 42 divisions d'armée régulière et 28 divisions territoriales, soit au total, avec nos divisions navales, 71 divisions. »

En y ajoutant les 12 divisions des Dominions nous atteignons un total général de 83 divisions.

En terminant, M. Asquith a posé la question de confiance en ces termes :

« Les critiques nous laissent indifférents aussi longtemps que nous sommes sûrs de posséder la confiance du pays. Si cette confiance nous échappe, que le Parlement alors nous censure (Applaudissements). Qu'il cherche un autre groupe d'hommes d'Etat. Il n'en trouvera pas de plus zélés, de plus loyaux, de plus assidus dans l'exécution de leur tâche. Qu'il cherche un autre groupe d'hommes d'Etat plus qualifiés pour porter le fardeau en ces jours de lourdes responsabilités. »

« C'est seulement le sentiment de leur devoir et de leur amour du pays qui retiennent les ministres au pouvoir. Ils ne peuvent continuer à porter le fardeau le plus lourd qui fut jamais imposé à des hommes d'Etat anglais, à moins qu'ils ne soient persuadés qu'ils possèdent non seulement la sympathie, mais aussi la confiance de leurs compatriotes. » (De vifs applaudissements accueillent la fin du discours de M. Asquith.)

Sir Edward Carson, député unioniste, a pris la parole après M. Asquith.

« La question, a-t-il déclaré, n'est pas de savoir si nous avons fait beaucoup, mais si nous avons fait assez pour être sûrs de la victoire. »

Sir Edward Carson a ajouté qu'il se félicitait de voir le gouvernement présenter une loi qui mettra fin, une fois pour toutes, au problème du recrutement.

La Chambre canadienne vote 250 millions de dollars pour la guerre

OTTAWA, 2 mai. — Le président du Conseil des ministres a déposé un projet de loi tendant à affecter 250 millions de dollars aux dépenses de la guerre pour l'exercice courant; la plus grande partie de ce crédit sera obtenue par un emprunt.

La Chambre a approuvé ce projet à l'unanimité.

Ayuntamiento de Madrid

Les Anglais s'attendent à une offensive allemande en Flandre

LONDRES, 2 mai. — L'opinion générale des milieux militaires anglais est qu'une attaque allemande analogue à celle de Verdun se produira prochainement sur le front britannique.

Le Daily Graphic écrit à ce sujet :

« Il y a peu de doute que la persistance des attaques des Allemands sur Verdun, malgré les pertes énormes qu'elles leur coûtent, est due — en partie au moins — à l'espoir de pousser les Alliés à exécuter leur offensive avant le temps. Ce plan n'a pas réussi. »

« Conformément au dessein arrêté des Alliés, les plus violents assauts sur Verdun n'ont pas fait bouger la ligne anglaise. »

« Nos camarades français sont convaincus que la bataille de Verdun est maintenant une chose du passé qu'elle est militairement terminée, et elle est terminée glorieusement pour notre alliée qui, en résistant aux attaques d'une violence inouïe, dirigées contre elle pendant plus de deux mois, a ajouté à l'histoire militaire de la France une lumineuse page de gloire impérissable. »

« Nous avons toutes les raisons de penser que ce qui s'est passé à Verdun va se répéter sur la ligne britannique. Le général Haig et ses troupes sont prêts à recevoir l'assaut de l'ennemi. »

« Il n'a pu trouver un point faible dans son attaque d'essai et il concentrait, par hasard, des forces considérables sur telle ou telle section de notre ligne, il éprouvera, nous en sommes sûrs, le même échec qu'il a éprouvé devant Verdun. »

Un sous-marin anglais coule un vapeur turc

LONDRES. — On mande d'Athènes aux journaux que, suivant une dépêche reçue de Salonique, un sous-marin britannique opérant dans la mer de Marmara a rencontré, près de Rodosto, le vapeur turc *Chirkeli-Hairia*, transportant des troupes ottomanes, et l'a coulé.

Les Italiens prennent d'assaut quatre sommets dans les glaciers

ROME, 2 mai. — Commandement suprême

Dans la zone d'Adamello, le 29 avril, nos détachements de montagne ayant dépassé les vedettes de Lobbia et de Fumo, ainsi que le ravin abrupt du haut Chiese, ont escaladé la crête escarpée depuis Crozzon de Fargorida jusqu'au col de Cavento.

Après deux jours d'une lutte acharnée sur les glaciers, nos troupes ont pris d'assaut les positions de Crozzon de Fargorida (3.083 m.), de Crozzon di Lares (3.351 m.), les cols di Lares (3.255 m.), et Cavento (3.105 m.).

Nous avons fait à l'ennemi 103 prisonniers dont trois officiers et nous nous sommes emparés de deux mitrailleuses, de fusils et d'une grande quantité de munitions.

Dans la journée d'hier, on signale sur tout le front diverses actions d'artillerie.

Nous avons repoussé de petites attaques ennemies contre nos positions sur le massif de Marmolada, dans la bassin de Pizzo, sur la hauteur de Podgora et à l'est de Sella.

COMMUNIQUE RUSSÉ

PÉTROGRAD, 2 mai. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL

Sur l'aile droite du secteur de Riga, les Allemands ont tenté une petite offensive devant Huggalen; ils ont été repoussés.

L'artillerie ennemie a exécuté des tirs violents sur la tête de pont d'Iskul, sur certains secteurs des positions de Dvinsk et sur l'espace compris entre les lacs de Narotche et de Vichenevskoit.

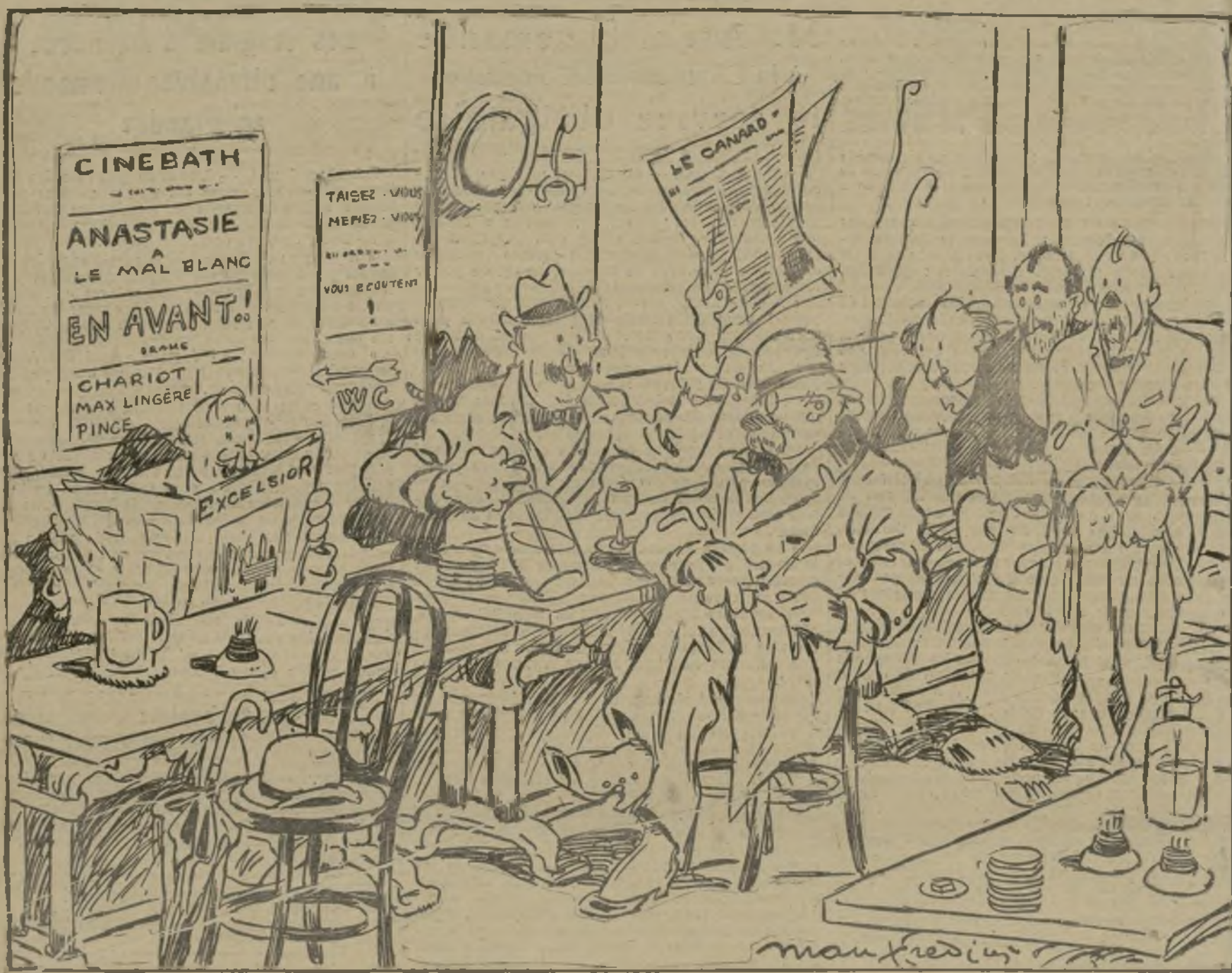
MER NOIRE

Nous avons relevé au large des barrages de mines ennemies; toutes ces mines portant des légendes : « Christ a ressuscité » peintes en blanc, en orthographe bulgare.

FRONT DU CAUCASE

Pendant la poursuite de l'ennemi dans la direction de Diarbekir, nos cosaques ont saisi de nombreux fantassins turcs et fait des prisonniers.

LE PESSIMISTE, PAR MANFREDINI



— Vous me faites rire avec votre pessimisme! Aussitôt qu'il y a un *blanc*, vous y voyez du *noir*!

Les prisonniers allemands construisent à Lyon un hôpital français



A Lyon, un certain nombre de prisonniers allemands, mis à la disposition de la municipalité, participent actuellement aux travaux de fondation d'un hôpital civil (hôpital de Grange-Blanche). Ils continueront à être employés à ces travaux jusqu'à ce que l'on hisse sur le faitage le drapeau français.

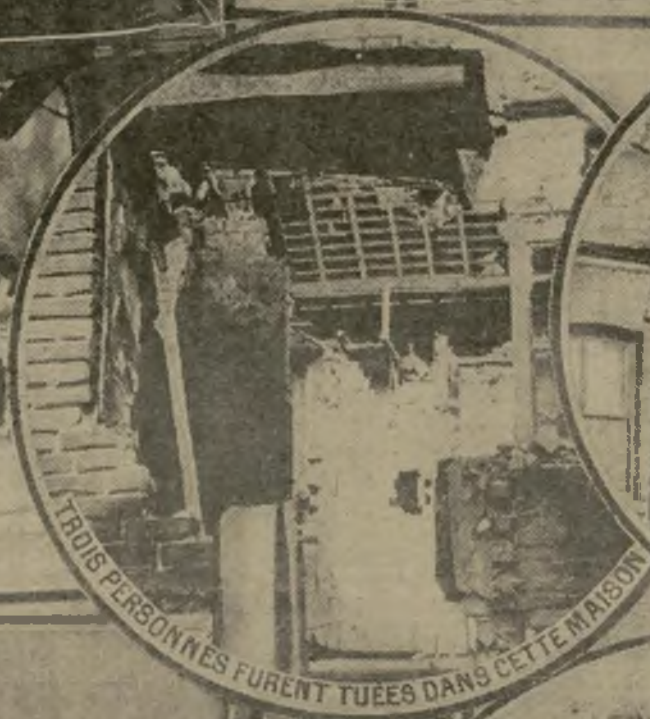
Le récent bombardement de la côte anglaise



UNE MAISON DE LOWESTOFT ÉVENTRÉE



UNE VILLA DE YARMOUTH PARTICULIÈREMENT ÉPROUVÉE



TROIS PERSONNES FURENT TUÉES DANS CETTE MAISON



UN OBUS! DEUX VICTIMES



UN POLICEMAN DANS LES RUINES D'UNE MAISON DE CONVALESCENTS



PAS DE VICTIMES ICI: LES HABITANTS ÉTAIENT ABSENTS

En même temps qu'éclatait l'émeute à Dublin, les Allemands envoyaient sur l'Angleterre des zeppelins encore, tandis que quelques unités de leur flotte, avant de fuir, poursuivies par des croiseurs britanniques, lançaient quelques obus sur les petites villes de Lowestoft et Yarmouth. Voici quelques aspects des dégâts matériels produits par leurs projectiles.

LES CONTES D'EXCELSIOR LES VEILLEURS

C'est long, penses-tu... Écoute, dit Ahmed, cette histoire qui s'est passée, à Tunis, dans ma famille. Elle te montrera, en fait de vengeance, de quelle patience, nous autres Arabes, sommes capables... Encore ne s'agissait-il que d'un homme, un vilain homme, appelé Mahmoud, qui tenait un bazar à Tunis. Le père de mon père vendait, à côté de lui, les mêmes marchandises. C'était en concurrent qui, plus honnête ou plus adroit, attirait les clients. Mahmoud, dont le bazar restait désert, était jaloux. Il avait une âme d'assassin. Un jour, de rage et dans l'espoir de recueillir la clientèle de mon grand-père, il le tua.

C'était avant le protectorat. Alors la justice se rendait selon nos coutumes qui sont d'accorder à la famille la vie du meurtrier ou une somme d'argent, à son choix... Mais les nôtres voulaient du sang.

Malheureusement, le juge ne put les satisfaire. A temps, le coupable s'était enfui et réfugié dans une mosquée, asile inviolable comme autrefois chez vous certaines églises. Le pire criminel n'y pouvait être saisi et, tant que Mahmoud demurerait là, il n'avait rien à craindre.

C'était une grosse déception pour les membres de ma famille, où mon grand-père était aimé. Tous n'aspiraient qu'à le venger et ils jurèrent d'avoir Mahmoud... Dans sa mosquée, ainsi que dans le pré qui entourait celle-ci, terrain d'asile comme elle, il était à l'abri... Mais un pas de plus et il perdait son privilège. Il suffisait d'une imprudence, que les nôtres résolurent d'épier.

Mon père, à cet effet, avec ses parents et ses amis se concerta pour établir, de jour et de nuit, une garde autour de la mosquée. Ils se relayaient à tour de rôle, toujours en nombre égal. Les femmes s'entendirent aussi avec les voisins pour surveiller l'asile. Ainsi, Mahmoud ne pourrait sortir sans être appréhendé... Cela durerait ce que cela durerait. Je te l'ai dit : nous autres, dans la vengeance, nous sommes patients.

Mahmoud, cependant, de notre affaire n'avait cure... Pour vivre, il n'avait même pas besoin des aumônes des fidèles. Le bandit possédait de l'argent et ses parents l'entretenaient. Sur le pré de la mosquée, il prenait ses repas au nez de ses gardiens qu'il semblait narguer en fumant devant eux paisiblement sa pipe.

Les nôtres, plus ou moins dissimulés, ne le quittaient pas de l'œil... Ce n'est pas qu'ils espérassent l'attraper si tôt ! Mahmoud restait trop sur ses gardes. Ils comptaient sur le temps.

Un an se passa ainsi.

Pas une minute la faction ne fut abandonnée, sans que Mahmoud non plus se relâchât de sa défiance. Il connaissait trop le sort qui l'attendait... Cependant, il avait engraisé, ses amis lui rendaient visite et lui faisaient de la musique. De temps en temps, il clignait de l'œil ironiquement du côté des veilleurs qu'il sentait toujours là... Et la deuxième année passa.

La troisième commençait. Mahmoud devait s'enrayer, à la fin, de vivre à la même place, mais il en prenait l'habitude. Les nôtres se relayaient toujours avec la même assiduité et les membres nouveaux qui entraient dans la famille montaient leur garde comme les autres. Une autre année passa encore.

Mahmoud semblait agacé. Sans doute espérait-il qu'à la longue les nôtres se lasseraient et notre ténacité l'inquiétait.

La cinquième année s'écoula encore sans grands changements. Seulement, les gardiens se dissimulaient davantage, fassés au bas des murs, cachés au coin des rues. On ne les voyait plus. Mais Mahmoud ne s'y trompait pas.

Et des années passèrent encore. Les vieux étaient remplacés par les jeunes et les enfants qui grandissaient prenaient la faction à leur tour. Mahmoud aussi vieillissait, tranquille, résigné, on eût dit, à finir ses jours dans son asile... Il avait cessé de narguer ses veilleurs dont il ne se souciait même plus, attentif seulement à ne pas franchir la limite sacrée... Et les années passaient toujours.

Combien ? On n'y faisait même plus attention. Elles avaient passé, mais notre haine restait, toujours aussi vivace.

Que te dirai-je de plus ?

Ce qui devait arriver arriva.

Un jour, Mahmoud commist une imprudence. Peut-être ne se croyait-il plus surveillé ou le temps, à la longue, avait-il endormi sa méfiance.

Enfin, ce fut la faute d'une vache, que Mahmoud avait reçue en cadeau de sa famille et qui lui

fournissait du lait frais... Attachée à un piquet, il la faisait paître sur le pré de la mosquée. C'était devenu sa société, une distraction, presque une amitié pour lui. Ce jour-là, un troupeau vint à passer sur le chemin. La vache rompit sa corde pour s'y joindre et Mahmoud voulut la rattraper... Dans sa hâte, il calcula mal. Il n'avait pas fait plus d'un pas ou deux hors du terrain d'asile qu'une rude poigne le happa... Les nôtres le tenaient. Il fallut voir ses gros yeux blancs, entendre le cri de poulet étranglé qu'il poussa... Il se sentait perdu. Il l'était en effet. Traîné devant le tribunal, mes parents exigèrent le sang et Mahmoud dut expier. Nous avons encore chez nous la corde de son supplice.

Nous avions attendu seize ans...

Seize ans, pour un seul homme, et nous étions contents !

Alors, dis-moi, qu'est-ce que deux années, pour vous et une si grande victoire ?

Henry Fèvre.

L'hommage de la France à Shakespeare

A l'occasion du tri-centenaire de Shakespeare, le président de la République a fait parvenir au roi d'Angleterre le télégramme suivant :

S. M. le roi George V, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, empereur des Indes.

Londres.

Au moment où se célèbre, sous le patronage de Votre Majesté, le tri-centenaire de la mort de Shakespeare, la France ne demeure pas indifférente à cette grande manifestation littéraire. Ce n'est pas seulement parce que le génie de Shakespeare appartient à l'humanité tout entière que nous nous associons au solennel hommage qui lui est rendu par ses compatriotes. C'est aussi parce que, dans les parties les plus britanniques de son œuvre universelle, nous aimons à entendre, du fond du passé, une voix qui nous rend familière l'âme éternelle d'un peuple ami.

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi d'Angleterre a répondu en ces termes :

J'apprécie hautement, monsieur le président, les mots avec lesquels vous m'assurez que le cœur de la nation française est en sympathie avec moi et mon peuple au moment où nous célébrons la mémoire de Shakespeare ; puissent les œuvres impérissables de son génie être une influence inspiratrice destinée à conserver à jamais l'étrange amitié de nos deux pays !

GEORGE R.I.

Un télégramme du président Wilson

LONDRES, 1^{er} mai. — A l'occasion du tri-centenaire de Shakespeare, dans une réunion à Mansion-House lord Crewe, représentant le gouvernement, a prononcé les paroles suivantes :

« Les honneurs rendus aujourd'hui à Shakespeare par le pays sont des honneurs vraiment religieux. »

L'ambassadeur des Etats-Unis a lu un télégramme du président Wilson exprimant son admiration sans mélange pour ce grand génie.

Les représentants des colonies autonomes de la Grande-Bretagne et le duc d'Albe, représentant l'Académie royale d'Espagne, ont pris ensuite la parole.

De nouvelles troupes russes débarquent à Marseille

MARSEILLE, 2 mai. — Un nouveau contingent de troupes russes a débarqué ce matin à Marseille, parmi les acclamations d'une foule toujours enthousiaste.

Les soldats russes, accueillis aux accents de l'Hymne russe et de la Marseillaise, ont été reçus par le général Ménéciér et son état-major, avec le même cérémonial que les précédents contingents. Le 6^e hussards rendait les honneurs.

La réception terminée, les troupes russes, toujours applaudies par la foule, ont gagné le camp Mirabeau. Elles défilèrent, demain, dans les rues de Marseille et seront passées en revue sur la place de la Préfecture.

Une réception officielle aura lieu, au camp Mirabeau, après la revue.

FERNET-BRANCA
Spécialité de
FRATELLI BRANCA-MILAN
AMER TONIQUE . APÉRITIF . DIGESTIF
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE
se prend avec
de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.
AGENCE A PARIS, 31, RUE TIENNE-MARCEL

Les "soirées turques" de Berlin

Les « soirées turques » de Berlin se suivent, mais ne se ressemblent pas. La dernière, dont la *Vossische Zeitung* donne un ample compte rendu, paraissait se ressentir de la défaite de Trébizonde : on s'y livra à de sévères critiques, et si on daigna octroyer à ces alliés soumis des conseils, ce fut sur le ton dont on donne des ordres.

La *Gazette* ne dévoile point les noms de ceux qui organisent ces réunions ridicules, au cours desquelles sont lues les œuvres « des poètes et dramaturges ottomans », c'est-à-dire de tous les Mustaphas, Abdouls, Mehmeds et Tewficks échoués à Berlin : mais elle donne la liste complète de ces compositions fabuleuses.

La séance, qui avait lieu au Club des Auteurs, commença par l'inévitable Dr. Kaufmann (Heinrich Abraham), qui fit une conférence sur l'« Histoire et le développement de la poésie turque ».

Après avoir dit des choses magnifiques que nous ne connaissons jamais, il se livra à des constata-tions tout à fait intéressantes. Il paraissait donc que ce fut sous le règne de l'ami du Kaiser, Abdol Hamid, le grand assassin, qu'on put voir le plus grand développement de la poésie osmanli. Elle atteignit, à cette époque, son apogée.

« Par contre, conclut l'orateur, l'avènement au pouvoir des Jeunes-Turcs marqua le déclin de l'art littéraire dans l'empire. Leur régime n'est pas favorable aux manifestations artistiques. Leur influence est néfaste à l'imagination populaire, car ils ont versé dans les masses le terrible poison de la politique. »

« Heureusement que la guerre régénérera l'Islam et, avec l'aide des jeunes littérateurs allemands, la poésie et l'art dramatique turcs reprendront leur course triomphale. »

Après avoir lancé à la fête — on peut mieux dire au feu des Jeunes-Turcs présents — ces quelques vérités cuisantes, le docteur céda la place aux « poètes », qui montèrent à tour de rôle sur l'estrade.

On entendit tout d'abord Serff-Georgi déclamer des morceaux de poésie turque ancienne et moderne.

La *Vossische* se hâta de juger ces productions comme de pauvres choses sans aucun élan artistique.

Emin hey (dont nous parlions hier) lut une œuvre tout à fait moderne, composée par lui : *Le Crân de la jeunesse turque*.

Suivirent Sia Gok Alp avec le *Rêve de Turan* ; Mehmed Emin (à ne pas confondre avec le précédent) exalta une *Séparation de mon fils* ; Tewfik Zikret récita un poème : *An rebâtir et Ibrahim Ala déclama une Marche nocturne*.

Mais la plus grande attraction consista dans la lecture d'un fragment dramatique d'Aka Gunduz : *En l'honneur du Meurtrier*, formidable réquisitoire contre la Russie (ah! ah!... Trébizonde ?) dit avec « une haine enflammée » (sic).

On se sépara après une abondante distribution de tasses de café.

C'est par l'absorption de cette boisson antisomnifère qu'on aurait dû commencer, si l'on en croit la *Vossische*, car la soirée manqua absolument d'entrain, et la vieille feuille berlinoise complète son compte rendu de façon plutôt sévère :

« Le moins insupportable de ces poèmes — écrit-elle — était déjà très anacréontique. On ne peut cacher que la poésie turque est un tonique trop fort, du moins jusqu'à présent, pour les nerfs sensibles (!) des Allemands. Toutes ces choses turques ne sont pas animées de notre esprit ni de notre goût. Elles servent seulement à démontrer les espoirs et les sentiments d'une nation qui se bat côte à côte avec nous. »

Vraiment, tout cela n'est pas flatteur pour les sujets de Mehmed V. Toutefois, il leur reste une consolation. Le ton de la presse tedesque changea pour peu que la prochaine soirée ait lieu sous l'influence de la grande victoire de Kut-el-Amira, où, après cent quarante-trois jours, 50.000 Turcs eurent raison des 9.000 hommes de Townshend retranchés dans un petit village de la plaine de Mésopotamie et privés de tout.

Pourlant il faut se hâter, car les Russes et les Anglais pourraient bien, d'un moment à l'autre...

G.-G. Z.

Von der Goltz a été tué par un officier turc

LONDRES, 2 mai. — Un télégramme de Bucarest annonce que d'après une personne digne de foi qui vient de Constantinople, le maréchal von der Goltz a été tué par un officier du 17^e régiment d'infanterie d'Anatolie, nommé Ali Abdall qui lui a tiré trois coups de revolver. Le meurtrier a été commis le 14 avril à six heures du soir.

La documentation sur la guerre. La plus complète, la plus exacte, est fournie par l'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

TRIBUNAUX

L'escroquerie à l'allocation

Mme Champlon, qui est mère de six enfants, avait trouvé le moyen de toucher l'allocation accordée aux mobilisés à la fois dans deux communes : Courbevoie et Nanterre-le-Château. Lorsque son mari, démobilisé précisément à cause de ses six enfants, fut renvoyé dans ses foyers, il se garda bien d'en aviser la malicieuse. C'est ainsi que les époux Champlon touchèrent indûment et frauduleusement une double allocation s'élevant à la somme de 2,342 francs.

Une dénonciation mit fin à l'escroquerie, et les époux Champlon étaient poursuivis, hier, devant la dixième chambre correctionnelle.

Après plaidoirie de M^e Henry Marchal, le mari a été condamné à deux mois de prison et la femme à quatre mois de la même peine.

Mère dénaturée

Le tribunal correctionnel de Versailles avait condamné à trois mois de prison avec sursis Mme Louis Gaudreau, propriétaire d'une blanchisserie à Rueil, pour mauvais traitements infligés à son fils André, âgé de neuf ans.

Mme Gaudreau, qui possède quatre chiens qu'elle adore, avait jusqu'à dire à ses voisins : « J'aime mieux mes chiens que mon fils ».

L'affaire revenait hier devant la chambre des appels correctionnels. La cour a confirmé le jugement de première instance.

Au cinéma

Le 7 avril dernier, Mme Doré, femme d'un officier d'administration, se trouvant dans un cinéma de Grenelle, fut prise d'une véritable crise de désespoir en reconnaissant sur l'écran où était projetée une scène militaire son fils récemment tué devant Verdun.

Le public, ne comprenant rien à la douleur de cette femme, dont les cris troublaient le spectacle, protesta. Des agents intervinrent pour mettre fin au scandale en intimant à Mme Doré d'avoir à quitter l'établissement. Celle-ci résista et griffa les gardiens de la paix de l'épithète « d'embusqués ».

Sous l'inculpation d'outrage aux agents, Mme Doré comparait hier devant la dixième chambre, où elle s'est vue infliger 16 francs d'amende.

Faits divers

PARIS

Une automobile emballée

Vers 1 heure du matin, hier, une automobile lancée à toute vitesse a dérapé, boulevard Maillot, et s'est renversée sur un passant, M. Lucien Ruellio, âgé de vingt-trois ans, qui, très grièvement blessé, a été transporté à l'hôpital Beaujon.

Cinq voyageurs se trouvaient dans le véhicule. Quatre ont pu regagner leur domicile après avoir reçu des soins ; mais M. Emile Briffaut, marchand de vins, 40, rue du Faubourg-Saint-Honoré, a dû être admis à l'hôpital.

Le chauffeur a été gardé à la disposition de M. Molson, commissaire de police de Neuilly.

Mort dans le Métro

Hier matin, vers 10 heures, un homme paraissant âgé de soixante ans environ est tombé sans connaissance dans le Métropolitain, à la station Saint-Placide, et, peu après, a rendu le dernier soupir.

Il a été impossible d'établir l'identité du défunt, et le corps a été transporté à la Morgue par les soins de M. Lompré, commissaire de police du quartier de Notre-Dame-des-Champs.

DÉPARTEMENTS

Un sexagénaire brûlé vif

Blois (Dép. part.). — M. Pouvreau, âgé de soixante-cinq ans, demeurant au Plessis-Dorin, se trouvait auprès d'une cheminée, dans un fauteuil, quand, soudain, atteint d'une congestion, croit-on, il tomba dans le foyer. Quand on accourut aux cris du malheureux, il était déjà trop tard et tous les soins furent inutiles. Horriblement brûlé au côté gauche et à la tête, il avait déjà succombé.

Se préserver des épidémies,
Résister au surmenage.
par l'usage constant de l'eau minérale absolument naturelle de Saint-Galmier, Source Badoit.

LECONS PAR CORRESPONDANCE **FIGIER**
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

La matinée lorraine à la Comédie-Française

La matinée exceptionnelle *Pour Metz*, organisée au bénéfice des réfugiés lorrains, a eu lieu hier sur la scène de la Comédie-Française, avec le plus grand succès. M. Maurice Barrès, de l'Académie française, a prononcé une allocution fort applaudie, au cours de laquelle il fit un vibrant et éloquent éloge du 20^e corps, dont le chef, le général Balfourier, soldat intrépide, au noble cœur, vient d'être promu à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur.

Il est un corps dans l'armée française, déclara l'orateur, qu'entourent la gratitude et le respect, un corps d'élite dont tous les hommes, officiers et soldats, portent les signifiants aux couleurs de la croix de guerre, verte et rouge, et des blessures, et, dans le cœur, des deuils inoubliables. C'est le 20^e corps, formé de Lorrains, qui transmettent, quand ils meurent, à ceux qui les remplacent, l'âme héroïque de la frontière. De tous temps, les Parisiens furent nombreux au 20^e corps, et, maintenant, quand il revient sanglant et décimé de la bataille, toutes les provinces de France sont appuyées à l'honneur de remplir ses vides, mais, où qu'il fasse ses recrues, son esprit, c'est toujours l'esprit des marches de Lorraine, qui repose dans ses formations et qui s'épanouit au combat. Je ne vous dirai pas son histoire ; vous sauriez tous la raconter. Le 20^e corps a sauvé Nancy, durant la bataille de la Marne, quasi percé en Artois, et derechef, sur la terre lorraine, sauvé la France à Verdun.

M. Maurice Barrès évoqua ensuite la vieille cité lorraine : Metz.

Il y a quarante-cinq ans, la France a quitté Metz, entraînant avec elle une partie de la Lorraine. Jours de désolation ! Mais quelques semaines encore, et les survivants de l'exode, leurs fils et leurs petits-fils refont, ivres de joie, le douloureux chemin et descendront la Sarre, la Sambre, la Moselle, avec les drapeaux tricolores.

Metz, la ville fidèle, nous attend auprès de la rivière, parmi ses mirabelliers et ses coteaux de vigne, en gardant les tombes de nos soldats et de nos parents, et rien n'a changé depuis un demi-siècle dans les petits villages agricoles, pleins de silence, de douceur et de vaillance.

L'orateur conclut de la façon suivante :

Non, maréchal von Haeseler, rien n'est mort de l'antique Lorraine ; notre esprit palpite toujours, et, plus fier, plus fort que jamais, fournit à cette heure des prêtres dont l'univers s'admire. Le Grand Couronné de Nancy, le Grand Couronné de Verdun, quel double diadème éblouissant au front de notre race, et dans ce jour où nous voici groupés pour célébrer notre terre natale et son génie que l'Allemand se vantait d'avoir éteint, laissons nos archives et nos trésors accumulés de gloire, et saisissons à pleines mains au milieu des événements ce qui manifeste toujours la grandeur de l'esprit lorrain.

Après cette belle allocution, un splendide programme a été exécuté aux applaudissements d'une salle archi-pleine.

Les conférences françaises en Espagne

MADRID, 2 mai. — M. Edmond Perrier a fait sa première conférence dans la grande salle des fêtes de l'université, où il a développé le thème de « la décadence des races et des nationalités ».

Cette conférence était présidée par le recteur de l'université centrale, assisté de ses côtés l'ambassadeur et l'ambassadrice de France.

Dans l'assistance, on remarquait les doyens des Facultés des sciences, de pharmacie et des lettres, tout le professorat, de nombreux élèves, les membres de la colonie, etc. Les deux mille personnes qui emplissaient la salle ont fait une chaude ovation à l'orateur.

A l'issue de la conférence, a eu lieu une réception au Cercle des étudiants.

Les académiciens français se montrèrent enchantés de l'accueil enthousiaste qui leur a été fait.

Le Conseil général de l'Yonne contre la réforme de l'heure

Très peu de conseils généraux ont eu, jusqu'à présent, à faire connaître, sous forme de vœux, leur avis sur la réforme de l'heure légale.

Signalons toutefois un vœu du conseil général de l'Yonne contre l'avance de l'heure, invitant le Parlement à étudier d'autres moyens d'économiser l'éclairage et le chauffage.

DANS LA MARINE

Commandement. — Le contre-amiral Grasset est nommé au commandement de la 4^e division légère.

Etat-major général de l'armée navale. — Les contre-amiraux Calloch de Kérillis et Barbin sont placés dans la 2^e section du cadre de l'état-major général de l'armée navale.

Les prisonniers de guerre hospitalisés en Suisse

BERNE. — Le train de Constanza, de minuit 40, a amené 489 prisonniers de guerre français, destinés à être hospitalisés en Suisse : 159 ont été dirigés sur l'Oberland bernois ; les autres sur Vevey, Alpi et Montreux. Le train de Lyon a amené 517 prisonniers allemands qui ont été répartis dans la Suisse centrale et orientale.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Le maître Vincent d'Indy dirigera demain l'orchestre de l'Opéra à l'occasion de la reprise du *Roi Arthus*. La matinée commencera à 2 heures précises par la 2^e acte de *La Fille du Far-West*, avec Mlle Claire Friche dans le rôle de Minnie, créé par elle au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Les chanteurs de musique reviennent la fête imaginée par M. Fench-Brentano : *Carmen-Franca*, où figurent de nombreuses danses anciennes, et des airs, retrouvés par MM. Louis Laloy et Henri Quillard.

Le Théâtre classique. — On nous communique l'information suivante :

Le Théâtre classique donnera son troisième spectacle après-demain 4 mai, en matinée, à 2 heures. Au programme, une conférence de M. Léa Clarette : *Tartuffe* ; Mme Suzanne Devoyod, de la Comédie-Française ; M. Desjardins, M. Pierre, M. Ray-Roy, de l'Odéon ; M. Féraud de Saint-Pol, de l'Opéra-Comique ; Mme Carlonia Galzi, de l'Opéra ; l'orchestre des Concerts Rouges, etc. M. Albert Lambert gère jouera le rôle de *Tartuffe*.

Tout cela est très bien, mais pourquoi diable au Théâtre d'Application écrit-on *Tartuffe* avec deux f, comme dans les plus graves journaux ?

Gaumont-Palace. — *Salammbô*, la sensationnelle reconstitution cinématographique du célèbre roman de Gustave Flaubert, remporte chaque soir, sur l'écran du Gaumont-Palace, un immense succès. L'adaptation orchestrale, tirée de l'œuvre du grand maître, est exécutée avec une maestria remarquable par le grand orchestre de soixante-dix musiciens. — Jeudi soir, dernière représentation de *Salammbô* au Gaumont-Palace.

Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 10-73.

MERCREDI 3 MAI

Comédie-Française. — A 8 heures, les *Affaires sont les Affaires*.

Opéra-Comique. — Relâche. Jeudi, matinée, *Manon*.

Odéon. — A 8 heures, *Tricorne et Cacolet*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Hommes qui passent*.

Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, mat. et soir, à 8 h. 30, dernières de *Ma Tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Bonheur*.

Albion. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Palash et Perlmutter*.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Ca poussa l'œuvre* ; *Mou suite fait du théâtre* ; *Cinq minutes, dix*.

Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 30, *Les Exploits d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Attaque, Perche de jeunesse*, *Le Document 528 V*, etc. (Matinée dim. et mer.)

Gymnase. — A 8 h. 30, *Le Rubicon*.

Porte-Saint-Martin. — Mardi, mercredi, jeudi, matinée et soirée. Samedi, dimanche, matinée et soirée, à 7 h. 45, *La Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, *Zaza*. Jeudi, dimanche, matinée, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Le Petit Café*.

Bellecour. — A 8 h. 30, *Une nuit de noce*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Samedi, à 8 heures, le *Vengeur*. Répétition générale.

Trianon-Lyrique. — A 1 h. 30, gala : *Fils d'Alsace*.

Variétés. — A 8 h. 30, *La Belle de New-York*.

Vendôme. — *Julius César*. Tous les jours, matinée 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles. *L'Œuf de Pérou de 1914* (414 tableaux).

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *Salammbô*, le général.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *Salammbô*, le général.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (34, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h. spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Le sous-marin X-33* ; *le crime de la villa du Lac* ; *Venez-moi, mon gendre*. Actualités militaires.

Pathé-Dramatique-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Vallée traquée*, *Le Sous-marin X-33*, *La Métyère apprivoisée*, *L'Avocat d'office*.

Communiqués

L'Intercommission rouennaise d'anticoolisme organisée pour le samedi 4 mai prochain, au Théâtre des Arts de Rouen, un grand meeting anticoolique en faveur de la suppression absolue des boissons spiritueuses.

La Société Centrale de Sauvetage des Naufragés tiendra son assemblée générale annuelle, le dimanche 7 mai, à 2 h. 30 précises, dans la salle de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

Le consulat général d'Italie nous communique les décrets suivants : 1^{er} Les militaires de troisième catégorie, nés en 1879, sont appelés sous les drapeaux. 2^e Les réformés, nés de 1880 à 1884, qui ont été reconnus bons pour le service à la suite de la nouvelle visite, devront se présenter en Italie pas plus tard que le 31 août prochain.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GRAND : 317, Rue de Belleville — Paris

Envoi franco 6 échantillons avec Bon-Prime contre 0 fr. 60.

BELLE JARDINIÈRE
PARIS, 2, rue de Valenciennes
et 1, Place de Châteaux

**Trousseaux
et Uniformes
MILITAIRES**
CONFECTIONNÉS et sur MESURE

Envoi franco du Catalogue et
d'échantillons sur demande.

Secrétaires : LYON, MARSEILLE, BORDEAUX,
NANTES, NANCY, ANGERS

BLOC-NOTES

MARIAGES

— Hier a été célébré, en l'église Saint-François Xavier, le mariage de M. Jacques Cheysson, sous-lieutenant au 5^e escadron du train des équipages, fils du regretté membre de l'Institut et de Mme Emile Cheysson, avec Mlle Guite Bastin, fille du consul général de Belgique et Luxembourg, officier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Léopold, et de Mme Bastin.

Les témoins de la mariée étaient : S. Exc. le baron Guillaume, ministre de Belgique, et M. Marcel Lamort ; ceux du marié : M. Bonnard, son oncle, et M. Dapuis, ingénieur en chef.

NAISSANCES

— La vicomtesse de Poix, dont le mari est lieutenant d'artillerie au front, a mis au monde, à Rueil, une fille : Bénédicte.

— La comtesse Pierre de Lannoy de Bissy, née de Maistre, femme du lieutenant au 5^e régiment de Hussards, a donné le jour à une fille, qui a reçu le prénom de Marie-Antoinette.

— Mme Crémé de Lessar, née de Ballencourt-Coursol, dont le mari commande l'E.A.P. du 3^e cuirassiers, est mère d'une fille.

— Mme Paul Dassel a donné le jour à une fille qui a été appelée Monique.

— La comtesse J. B. d'Onieu de La Bâtie vient de mettre au monde une fille qui a reçu le prénom de Jeanne-Baptiste.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Oppert, chevalier de la Légion d'honneur, ancien vice-président du Conseil municipal de Paris, dont il fut le doyen pendant plusieurs années, décédé à Athys-Mons ;

Du sous-lieutenant mitrailleur Henri Felpin, du 74^e d'infanterie, mort pour la France, le 11 avril ;

Du capitaine Lecomte-Bonnet, commandant l'escadron M. F. 8, chevalier de la Légion d'honneur, tué en avion le 15 avril ;

De Mme Madeleine G. Pignat, née Letèvre, femme de notre confrère M. Georges Pignat, décédée subitement, âgée de trente-deux ans ;

De Mme Edouard Widmer, veuve de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées et de la Compagnie de l'Ouest, décédée à la suite d'un accident ;

De Mme Andréa Vieira, femme du capitaine Jean Vieira, décoré de la croix de guerre, fille de M. Gabriel Fortin, ancien président de section au tribunal de commerce, décédée à Orléans ;

Du lieutenant-colonel Martineau des Cheneaux, officier de la Légion d'honneur, décédé à Auxerre ;

Du colonel Trabold, directeur des douanes suisses du sixième arrondissement, à Genève, décédé à Belley (Ain) ;

De M. Maurice Hervey, sous-lieutenant d'infanterie, officier d'académie, grand industriel, mort pour la France, âgé de trente-six ans ;

De Mlle Mathilde d'Hattécourt, décédée au château de Chazaux (Maine-et-Loire), chez son frère, le lieutenant-colonel d'Hattécourt ;

Du comte René d'Adhémar, baron de l'Empire, colonel de cavalerie en retraite, officier de la Légion d'honneur ;

De lord Saint-Aldwyn, connu sous le nom de sir Michael Hicks Beach, deux fois secrétaire pour l'Irlande ;

De M. Lesté Woussen, négociant à Dunkerque, vice-président de la chambre de commerce, administrateur de la Banque de France, décédé à Bordeaux-Caudéran.

La Bourse de Paris

DU 2 MAI 1916

On a été calme aujourd'hui encore dans la majorité des compartiments et les déplacements de cours ont été peu sensibles. Du côté des rentes françaises, le 3 0/0 se retrouve à 69, le 3 1/2 0/0 à 69,40. Seul, le 5 0/0 est quelque peu ralenti à 87,80. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure poursuit sa reprise de 94,80 à 95. Russes calmes. Aux échéances de crédit, la Banque de France consolide sa récente chute de hausse à 4.800. Bonne allure de nos grands chemins, notamment du Nord à 1.390, de l'Ouest à 720 et de l'Est à 810. Quelques nouveaux progrès sont également à relever sur les lignes espagnoles : le Nord-Espagne s'avance à 440, le Saragossa à 427, les Andalous à 345. Cuprifères peu ou pas modifiées. Le Rio vaut toujours 1.780 ; le Boléo, 801.

En Banque, les transactions ont été très peu actives.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,27 ; Suisse, 114 1/2 ; Amsterdam, 249 ; Pétersbourg, 123 1/2 ; New-York, 692 ; Italie, 95 ; Barcelone, 566 1/2.

LES SPORTS

UN STADE A PETROGRAD

On répète, en France, que la pratique des sports a eu des résultats remarquables sur le développement physique des jeunes gens appelés à coopérer à la défense du pays.

Depuis vingt et un mois que durent les hostilités, de généreuses initiatives privées ont canalisé leurs efforts, au moyen de méthodes différentes, vers le même but : améliorer la jeunesse par la culture physique.

Les résultats sont probants.

Mais l'Etat, mais les dirigeants officiels de nos lycées, de nos collèges, qu'ont-ils fait ?

Si l'exemple ne vient pas d'en haut, c'est-à-dire s'il n'est pas imposé, jamais en France la culture physique ne fera partie des programmes universitaires.

Orner le cerveau de l'élève de connaissances multiples, littéraires ou scientifiques, c'est bien ; mais lui assurer par le développement normal de son individu une santé robuste dont profiteront ses facultés intellectuelles, mérite de retenir l'attention de ceux qui ont charge d'éduquer.

Ces réflexions, qu'Excelsior a présentées déjà sous d'autres formes, nous reviennent à l'esprit à la nouvelle que les Russes auront après la guerre, à Pétersbourg, un superbe terrain athlétique pour la jeunesse de l'Empire. Un million de roubles sera consacré à ce stade. A la suite des merveilleux exploits des athlètes russes sur les champs de bataille, le grand-duc Nicolas a un peu le ser à cette décision.

En France, qu'a-t-on fait ? Que fera-t-on ? — G. J. E. GRAND.

CYCLISME

L'U.V.F. a Lyon. — La réunion organisée dimanche au bénéfice de la Caisse lyonnaise des prisonniers de guerre par le comité de l'U.V.F. avait attiré au vélodrome de la Télé-d'Or un public nombreux. Le programme comportait une course de trois heures à l'américaine, qui fut gagnée avec un tour d'avance par l'équipe Seydoux-Cassas, qui couvrit dans les trois heures 106 klm. 892. L'équipe Mousseau-Bétemps fut classée deuxième, et l'équipe Guiraud-Fortunet troisième. Train très bien mené grâce à l'attrait de nombreuses primes, gagnées presque en totalité par Seydoux.

« LE CONSTRUCTEUR »

Moniteur spécial des Industries du fer (45^e année). 50, boulevard Haussmann, Paris. Téléph. : Central 78-47. La Caisse des frets, par Jean ALBERT, docteur en droit. Un tour français à obus, par A. NUNES, ingénieur E.P.

DIVORCE

A FORFAIT avec FACILITES de PAIEMENT. France et Etranger (même par correspondance) par Avocat spécial (30^e année). — Réhabilitation à l'insu de tous. VASSEUR 22, Rue de Rivoli (en face la Tour St-Jacques). Consultation en lettre 5 fr.

MONTRE BRACELET



OMEGA

PRÉCISE — ROBUSTE

Avec Glace Incassable... Fr. 50
Et Cadran Lumineux... 61
Montre de poche depuis... 36

Faites VOUS-MÊME des CONSERVES

délicieuses et vos papiers, av. toutes les machines, s. soudure. Neussaire garanti. Gros et détail. Caisse, 157, rue St-Germain.



ÉCOLE DE CHAUFFEURS-MÉCANICIENS

reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

VINS

DE BORDEAUX, en grand assortiment à partir de 225 fr. la barrique, et 2 fr. la bouteille (franco), CAVES SAINT-MICHEL, 103, quai Chartrons, Bordeaux.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Le « REGYL » guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

REUILLETON D'EXCELSIOR DU 3 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{lle} Claude LEMAITRE

CHAPITRE II

Le financier tira sa montre de son gousset pour voir l'heure. Onze heures !...

Il était temps d'aller rue Ampère pour y déjeuner avec Clotilde, la capitaliste de son foyer.

Ne croyez pas qu'en un jour où les affaires lui donnaient les plus légitimes inquiétudes il négligeât de veiller aux avantages physiques qu'il tenait de la nature, et sur lesquels il comptait toujours un peu quand il s'agissait de circonvenir sa femme.

Il s'étonnait un peu, parfois, qu'une femme très belle y fût tellement sensible. Peut-être s'exagérait-il l'influence de sa tournure sur elle.

La vérité était que Clotilde la considérait parce qu'elle restait la seule excuse de son mariage d'amour imprudent et fort mal récompensé. Elle avait épousé un homme séduisant au superlatif et puisqu'elle payait cher cette fantaisie, elle savait gré à Didier d'être aux yeux de tous, et surtout de toutes, un être fin, élégant, aimable.

Il était cela et mieux encore.

Il avait un visage distingué et encore les grâces apparentes et secrètes qui rallient les cœurs.

Didier, avant de mettre son pardessus et son chapeau, se regarda dans l'immense glace qui couvrait un panneau de son cabinet de travail. Il passa sa main dans sa mèche et sur les deux crocs de sa moustache. Ces trois volutes étaient d'un brillant effet.

Une gaieté légère riait dans ses yeux bruns et ses lèvres avaient l'imperceptible impression d'ironie qui permet à un parisien d'affronter avec esprit les plus fâcheuses circonstances de la vie.

Cependant tous ses espoirs, les réels comme les feints, tombèrent quand il vit un seul couvert dressé sur la table de la salle à manger de son hôtel.

— Madame est sortie ? demanda-t-il à sa femme de chambre.

— Madame est partie ce matin pour Provins, répondit Antoinette, et elle ne reviendra pas avant demain soir.

— Monette est avec sa mère ? demanda le maître de la maison.

— Mademoiselle est au lycée, elle y déjeunera aujourd'hui et demain, répondit la domestique.

— Fort bien, fit Didier sèchement.

Ayant réfléchi, il posa une nouvelle question.

— Madame savait-elle que je reviendrais déjeuner quand elle est partie ?

— Oui, monsieur, mais madame avait préparé son départ, dès cette nuit. Elle voulait aller à Bland pour voir les dégâts faits par les dernières gelées. Toutes les vilres de l'orangerie sont cassées, paraît-il.

Didier mangea en silence. L'absence imprévue de sa femme le contrariait, son départ forçait l'humilité.

Et puis, le déjeuner en tête à tête avec Clotilde

Qui?

Pourquoi?

Comment?

La merveilleuse Encyclopédie de la Jeunesse recommencera à paraître à partir du 6 mai prochain

Librairie Larousse



Ayuntamiento de Madrid

UN GESTE CHARMANT



C'est un blessé qui est dans l'impossibilité de se faire la barbe. Par bonheur son infirmière Croix-Rouge a appris cela aussi depuis qu'elle soigne les soldats dans les hôpitaux de la guerre. Et avec une maestria que lui envieraient plus d'un Figaro elle rase le poilu.

LE ROI GEORGE V AU CAMP D'ALDERSHOT



RÉGIMENT DE CAVALÉRIE DÉFILANT DEVANT LE ROI (X)



LE DÉFILE DE L'ARTILLÉRIE

Au cours de la visite qu'il fit au camp d'Aldershot, et dont nous avons parlé avant-hier, le roi George V, passant en revue de très importants effectifs, s'est montré très satisfait de la bonne tenue des troupes. Nous reproduisons ici deux instantanés pris pendant le défilé de la cavalerie et de l'artillerie.